

RÉFLEXION SUR LA PENSÉE CONSPIRATIONNISTE

Pierre-André TAGUIEFF¹

93

S'il est vrai que l'époque présente, celle de la modernité tardive, qu'on la dise postmoderne ou hypermoderne, se caractérise par une forte augmentation des *incertitudes* et des *peurs* qu'elles provoquent ou stimulent², alors l'on peut comprendre qu'elle soit particulièrement favorable à la multiplication des représentations ou des récits conspirationnistes, à leur diffusion rapide et à leur banalisation. Ces récits, aussi délirants puissent-ils paraître, présentent l'avantage de donner du sens aux événements ou aux enchaînements événementiels. Ils permettent ainsi d'échapper au spectacle terrifiant d'un monde déchiré, chaotique, instable, dans lequel tout semble possible, à commencer par le pire. Tout se passe comme si les interprétations paranoïaques de tout ce qui arrive dans le monde, interprétations qu'il est convenu d'appeler « théories du complot », étaient devenues socialement « normales » et culturellement « ordinaires ». Sous le regard conspirationniste, les coïncidences ne sont jamais fortuites, elles ont valeur d'indices, révèlent des connexions cachées, et permettent de fabriquer des modèles explicatifs des événements. Ce qui fut appelé le « style paranoïde » ou « paranoïaque » se rencontre dans toutes les formes de discours conspirationniste³.

1. Pierre-André Taguieff est philosophe, politologue et historien des idées, directeur de recherche au CNRS, Centre de Recherches politiques de Sciences Po (CEVIPOF), Paris. Auteur de *La foire aux Illuminés. Ésotérisme, théorie du complot, extrémisme* (Mille et Une Nuits, 2005), il vient de faire paraître *Le nouveau national-populisme* (CNRS éditions, 2012).

2. Voir Z. Bauman, *Postmodern Ethics*, Malden, MA, et Oxford (UK), Blackwell Publishing, 1993 ; *id.*, *La Vie en miettes. Expérience postmoderne et moralité* [1995], tr. fr. C. Rosson, Rodez, Le Rouergue/Chambon, 2003, p. 64-92.

3. R. Hofstadter, « The Paranoid Style in American Politics » (1963), dans *id.*, *The Paranoid Style in American Politics and Other Essays* [1965], Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1996, p. 3-40 ; G. S. Wood, « Conspiracy and the Paranoid Style: Causality and Deceit in the Eighteenth Century », *The William and*

« THÉORIE(S) DU COMLOT » : CLARIFICATIONS PRÉALABLES

94

Avant toute analyse, il convient d'écarter un possible malentendu. Penser d'une façon conspirationniste, c'est non pas croire que les complots existent, car ils n'ont jamais cessé d'exister, mais voir des complots partout et croire qu'ils expliquent tout ou presque dans la marche du monde. Il faut également clarifier les termes employés, car l'expression « théorie du complot » (*conspiracy theory*, *Verschwörungstheorie*) est malheureuse et trompeuse. L'histoire universelle est remplie de complots réels, qui ont abouti ou échoué. Mais elle est aussi pleine de complots imaginaires, objets de croyances collectives. Dans l'expression mal formée « théorie du complot », le « complot » est nécessairement un complot fictif ou imaginaire attribué à des minorités actives ou aux autorités en place (gouvernements, services secrets, etc.). Il est présenté par celui qui y croit comme l'explication d'un événement inattendu ou perturbateur, mais il fonctionne en même temps comme une mise en accusation. Il ne s'agit pas d'une « théorie », mais d'un mode de pensée ou d'une mentalité proche de la paranoïa, attribué à un sujet qu'on veut ainsi disqualifier, et d'un type de récit à la fois explicatif et accusatoire fondé sur la croyance à un complot imaginaire. Ce récit se présente comme une interprétation fautive ou mensongère d'un événement traumatisant ou inacceptable. Il peut être plus ou moins élaboré : on passe ainsi de la rumeur de complot ou de l'hypothèse du complot à une idéologie ou à une mythologie du complot, postulant que le complot est le moteur de l'Histoire. Au singulier, la « théorie du complot » désigne la manière dont fonctionne la pensée conspirationniste : un adepte de « la théorie du complot » est un individu qui pense d'une façon conspirationniste. Au pluriel, les « théories du complot » sont des récits prétendant expliquer par des causes cachées les événements historiques, en particulier ceux qui sont perçus comme choquants, intolérables et scandaleux. Une « théorie du complot » consiste à dénoncer un complot imaginaire ou à accuser d'une façon abusive un groupe d'individus agissant secrètement d'une façon concertée pour réaliser un objectif jugé condamnable, ladite « théorie » se présentant comme un mode d'explication de l'événement inattendu et déplaisant. Mais il apparaît que le complot imaginaire dénoncé peut être plus ou moins vraisemblable, suivant qu'il met en scène plus ou moins d'indices crédibles, s'inscrit dans des horizons

Mary Quarterly, 3rd ser., vol. 39, 1982, p. 401-441 ; D. Pipes, *Conspiracy: How the Paranoid Style Flourishes and Where It Comes From*, New York, The Free Press, 1997 ; G. E. Marcus, « Introduction: The Paranoid Style Now », dans *Paranoia Within Reason: A Casebook on Conspiracy as Explanation*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1999, p. 1-11 ; T. Melley, *Empire of Conspiracy: The Culture of Paranoia in Postwar America*, Ithaca, NY, et Londres, Cornell University Press, 2000.

d'attente ou répond à la demande sociale d'un public plus ou moins large. Certaines hypothèses complotistes paraissent proches de l'observable, d'autres sont immédiatement reconnaissables comme délirantes ou fantasmagoriques.

Il est un mauvais usage de l'accusation de conspirationnisme ou de « théorie du complot » contre lequel il faut mettre en garde : il consiste à y recourir pour disqualifier tout soupçon justifié qui, fondé sur des indices bien identifiés et correctement interprétés, porte sur l'organisation d'un complot réel. On peut aussi déplorer le fait que certains « conservateurs » utilisent l'accusation de conspirationnisme pour disqualifier toute critique sociale. Le linguiste libertaire Noam Chomsky n'a pas manqué d'avancer une objection du même type : « “Théorie du complot” est devenu l'équivalent intellectuel d'un mot de cinq lettres. C'est quelque chose que les gens disent quand ils ne veulent pas que vous réfléchissiez à ce qui se passe vraiment. » Mais Chomsky, devenu le pape du conspirationnisme antimondialiste, n'a dénoncé le mauvais usage de l'accusation de conspirationnisme que pour se protéger des critiques de ses propres engagements extrémistes fondés sur une vision binaire et manichéenne du monde – pour simplifier : les Méchants (Occident, États-Unis, Israël) contre les Bons (le reste du monde). La vision complotiste du monde présente de nombreux traits communs avec la critique de la société capitaliste et de l'idéologie dominante, exercice favori des intellectuels en Occident. Le recours au soupçon permanent et à la dénonciation diabolisante visant les « puissants » et leurs manipulations occultes est présent dans la mentalité conspirationniste comme dans la critique marxisante du capitalisme ou de la globalisation « libérale » ou « néo-libérale ». C'est pourquoi l'on peut se demander, à la suite de Martin Parker, si l'« herméneutique du soupçon » ou le soupçon généralisé, sans limites, n'est pas « une forme sophistiquée de la “critique de l'idéologie”⁴ ».

Les organisateurs d'un véritable complot ont bien sûr intérêt à diffuser la rumeur selon laquelle tout complot est un complot fictif. On peut en outre imaginer l'organisation d'un complot pour faire croire à telle ou telle « théorie du complot », c'est-à-dire à un complot fictif attribué à un opposant, un concurrent ou un ennemi, pour désinformer et donc affaiblir l'adversaire, faire diversion, le délégitimer, lui donner une figure de criminel, provoquer des réactions de rejet ou d'hostilité à son égard, le priver ainsi de ses alliés, etc. Complots et contre-complots imaginaires s'enchaînent, s'engendrent et se renforcent mutuellement,

4. M. Parker, « Human Science as Conspiracy Theory », dans J. Parish and M. Parker (eds), *The Age of Anxiety: Conspiracy Theory and the Human Sciences*, Oxford (UK) et Malden, MA, Blackwell Publishers/The Sociological Review, 2001, p. 202.

se reproduisant par imitation ou par inversion. Dans tous les cas, le complotiste, c'est l'autre! Comme le fait remarquer Martin Parker, si le marxisme peut être, pour les marxistes, une théorie expliquant et démontant les conspirations des capitalistes, il peut être lui-même, pour les antimarxistes, une conspiration ou l'instrument d'une conspiration⁵. Toute croyance (ou non-croyance) peut être instrumentalisée dans le cadre d'une stratégie ou d'une tactique. L'art de faire croire, de tromper ou de manipuler fait partie du domaine de l'action sociale et politique, et régit la guerre idéologique. Les affrontements politiques, particulièrement dans les démocraties modernes, impliquent le recours systématique à la démagogie et à la propagande. La divulgation de secrets de polichinelle, l'usage de faux compromettants et la révélation de complots fictifs font partie des techniques de la propagande. La diabolisation de l'adversaire, qui revient à le transformer en ennemi absolu, s'opère souvent en lui attribuant une honteuse manipulation ou un complot criminel.

La question des facteurs de l'adhésion aux thèses conspirationnistes reste au centre des travaux de psychologie sociale. Une étude publiée en 2011 par les psychologues Karen M. Douglas et Robbie M. Sutton, de l'université du Kent, établit que les « théories du complot » sont plus susceptibles d'être crues par des individus qui sont *eux-mêmes* disposés à comploter ou à participer à des conspirations⁶. De tels individus projettent donc sur les autres leurs propres désirs de conspirer. Autrement dit, lorsqu'un individu pense « ils conspirent », c'est notamment et souvent parce qu'il pense « je conspirerais » (à leur place). Le mécanisme de la projection permet de comprendre pourquoi le machiavélisme (exploiter ou instrumentaliser cyniquement les autres pour un profit personnel) et l'absence de sens moral (refuser toute action altruiste) constituent des facteurs complémentaires de l'adhésion aux « théories du complot ». On peut y voir un révélateur de l'érosion des liens de confiance qui font vivre le sens civique dans la nation.

HYPOTHÈSES ET MODÈLES D'INTELLIGIBILITÉ

L'individualisation des croyances religieuses traditionnelles comme l'affaiblissement de l'adhésion aux « grands récits », aux « religions séculières » ou gnosés modernes, ont provoqué, particulièrement chez les citoyens des États démocra-

5. *Ibid.*, p. 199.

6. K. M. Douglas and R. M. Sutton, « Does it Take One to Know One? Endorsement of Conspiracy Theories is Influenced by Personal Willingness to Conspire », *British Journal of Social Psychology*, 50 (3), Sept. 2011, p. 544-552.

tiques occidentaux, le sentiment d'une perte ou d'un manque de contrôle qui semble lié causalement à la perception de structures fictives, de modèles ou de relations illusoire⁷. Supposant que le besoin de structure augmentait en même temps que s'accroissait la perte de contrôle, les chercheurs Jennifer Whitson et Adam Galinsky ont établi expérimentalement que le manque de contrôle était à l'origine de divers rituels, de superstitions et de « théories du complot ». Le besoin de structures ou de modèles d'intelligibilité trouverait ainsi à se satisfaire : « Les gens voient de faux modèles dans tous types de données, imaginent des tendances à la bourse, voient des visages dans les nuages et détectent des conspirations⁸. » L'hypothèse peut être formulée comme suit : « Une absence de contrôle conduit à un besoin viscéral d'ordre, même imaginaire. » Un tel « ordre » chimérique est fabriqué par des inférences s'appuyant des données hétérogènes, érigées en indices. Certains comportements « irrationnels » peuvent ainsi se comprendre comme des stratégies non conscientes utilisées par des sujets supposés rationnels pour retrouver leur « sens du contrôle ». L'exemple des joueurs de baseball est célèbre : « Tout le monde connaît la superstition classique des joueurs de baseball qui portent leur T-shirt porte-bonheur, et les rituels particuliers qu'ils exécutent avant d'entrer sur le terrain⁹. » Au même titre que les attitudes superstitieuses ou les rituels « magiques », l'adhésion à telle ou telle « théorie du complot » permet aux acteurs sociaux de retrouver un monde sensé, et par là de se sentir mieux. Le champ de l'expérience propre à chaque acteur social paraît être, en conséquence, surdéterminé notamment par les schèmes constitutifs de l'imaginaire du complot.

Cette paranoïa ordinaire, caractérisant non plus seulement des individus mais des groupes sociaux, constitue la dimension psychosociale la plus générale de la pensée ou de la mentalité conspirationniste, qui se traduit par des interprétations orientatrices des événements, qu'on retrouve au fondement de récits à visée explicative ou de différentes visions du monde ou de l'histoire. L'adhésion aux croyances conspirationnistes n'échappe pas à l'*ambivalence* qui affecte particulièrement les attitudes et les jugements des individus vivant dans des contextes marqués par le changement rapide et incessant, l'incertitude et l'anxiété. Dans la « vie liquide », irrémédiablement précaire et « vécue dans des conditions d'incertitude constante¹⁰ », on peut en effet croire sans jamais croire absolument, croire et ne

7. J. A. Whitson and A. D. Galinsky, « Lacking Control Increases Illusory Pattern Perception », *Science*, vol. 322, n° 5898, p. 115-117.

8. *Id.*

9. *Id.*

10. Z. Bauman, *La vie liquide*, [2005], tr. fr. C. Rosson, Rodez, Le Rouergue/Chambon, 2006, p. 8.

pas croire en même temps, croire à une chose et à son contraire, faire semblant de croire (ou faire croire qu'on croit), jouer à croire, croire par confort intellectuel ou par conformisme social.

98 Commençons par formuler une définition forte, en termes simples, de la vision conspirationniste en général. Le style de pensée conspirationniste consiste à s'en prendre au temps qu'il fait (s'il est mauvais) ou à l'actualité qui déplaît sur le mode de l'accusation diabolisante ou de la dénonciation édifiante d'individus ou de groupes, en avançant une explication causale « alternative » de l'événement inattendu ou surprenant, désagréable ou scandaleux, bouleversant ou catastrophique. Une crise économique ou sociale, une épidémie, une révolution ou une guerre, sans oublier l'assassinat d'une personnalité connue ou l'implication d'une célébrité dans un scandale, peuvent ainsi être expliqués d'une façon imaginaire par un complot, compris comme une tentative concertée de nuire à un individu ou à un groupe, voire au genre humain. À la double condition que le complot soit vraisemblable et que l'accusateur soit crédible, la dénonciation d'un complot reste « l'une des formes les plus efficaces de la mise en accusation¹¹ ». À cet égard, toute dénonciation d'un complot illustre en même temps un système de pensée et une méthode d'action¹². En tant que système de pensée, ou mode d'explication d'événements inattendus ou perturbateurs, la « mentalité complotiste », « conspirationniste » ou « conspiratoire » (*conspiracy mentality*) implique le recours à « la théorie du complot » (soit un genre ou une forme de pensée définissable), ou, si l'on met l'expression au pluriel, à des « théories du complot » – qu'on peut interpréter comme les variétés ou les variantes de « la théorie du complot », du moins si l'on postule à la fois l'unicité et l'unicité de cette dernière.

Il convient en effet de distinguer les complots imaginaires attribués à des minorités, supposées actives et dangereuses, des complots attribués aux autorités en place ou aux gouvernements, accusés d'utiliser leurs services secrets pour manipuler l'opinion. Ces deux catégories de « théories du complot », selon les recherches empiriques conduites par les psychologues sociaux Pascal Wagner-Egger et Adrian Bangerter¹³, ne renvoient pas à deux types distincts de croyances, mais constituent deux dimensions corrélées d'une seule et même « mentalité complotiste ». Cette étude établit, d'une part, que les mêmes personnes (interrogées) ont tendance à

11. H. Hayner, *Dynamique du scandale. De l'affaire Dreyfus à Clearstream*, Le Cavalier Bleu, 2007, p. 45.

12. S. Moscovici S., « The Conspiracy Mentality », in Carl F. Graumann and Serge Moscovici (eds.), *Changing Conceptions of Conspiracy*, New York, Springer-Verlag, 1987, p. 153.

13. P. Wagner-Egger, A. Bangerter, « La vérité est ailleurs: corrélats de l'adhésion aux théories du complot », *Revue internationale de psychologie sociale*, 2007, n° 4, p. 31-61.

croire – ou à ne pas croire – à l'ensemble des « théories du complot », et, d'autre part, que l'on peut distinguer néanmoins deux types ou sous-groupes de « théories du complot », celles qui ont pour cible les minorités et celles qui visent les gouvernements et leurs services secrets. Quant aux variables permettant de prédire l'adhésion aux « théories du complot », la même étude établit que la peur et la méfiance prédisent les deux types de « théories du complot », tandis que l'irrationalité prédit spécifiquement la « théorie du complot » accusant les autorités, le conservatisme politique prédisant spécifiquement celle qui vise les minorités.

Il est devenu courant d'appeler « théories du complot » (*conspiracy theories*¹⁴) les explications naïves – ou supposées telles –, s'opposant en général aux thèses officiellement soutenues, qui mettent en scène un groupe ou plusieurs groupes agissant dans l'ombre ou en secret, les conspirateurs étant accusés d'être à l'origine des événements négatifs ou troublants dotés d'une signification sociale (de la catastrophe naturelle dénoncée comme non naturelle à la mort accidentelle, jugée comme telle douteuse, d'un personnage célèbre, en passant par les assassinats politiques et les attentats terroristes¹⁵). Une « théorie du complot » comporte donc une dimension cognitive, puisqu'elle avance une explication causale de tel ou tel événement, tragique ou marquant, qui répond à un vide épistémique ou à un besoin de savoir et de comprendre. Elle implique en même temps des croyances populaires qui s'accompagnent d'une forme déterminée d'accusation, visant un groupe ou plusieurs groupes de conspirateurs. Certains psychosociologues privilégiant les facteurs cognitifs de la croyance aux « théories du complot » postulent l'existence d'un besoin épistémique tel que le besoin de clôture, correspondant à la volonté chez un individu de trouver une réponse rapide et claire à

14. Expression devenue moins courante: « *plot theories* ». Voir L. Poliakov, *La causalité diabolique. Essai sur l'origine des persécutions*, Calmann-Lévy, 1980, p. 9. L'expression « thèse du complot » (*Verschwörungsthese*) a été aussi utilisée dans les années qui ont suivi la parution de l'ouvrage pionnier de Johannes Rogalla von Bieberstein, *Die These von der Verschwörung 1776-1945. Philosophen, Freimaurer, Juden, Liberale und Sozialisten als Verschwörer gegen die Sozialordnung*, Berne, Herbert Lang, et Francfort/M., Peter Lang, 1976. Trente ans plus tard, cet ouvrage a fait l'objet d'une nouvelle édition augmentée d'une préface, sous un nouveau titre soulignant la dimension fictionnelle de ces récits se présentant comme explicatifs: *Der Mythos von der Verschwörung*, Wiesbaden, Marix Verlag, 2008.

15. B. L. Keeley, « Of Conspiracy Theories », *The Journal of Philosophy*, 96 (3), 1999, p. 109-126; L. Licata et O. Klein, « Situation de crise, explications profanes et citoyenneté: l'affaire Dutroux », *Les Cahiers internationaux de psychologie sociale*, vol. 47-48, septembre-décembre 2000, p. 155-174; P. Wagner-Egger, A. Bangerter, « La vérité est ailleurs... », art. cit.

un problème¹⁶. L'analyse de la prolifération des « théories du complot » autour de l'assassinat du président Kennedy en fournit une illustration¹⁷.

L'adhésion aux théories du complot s'explique aussi par des facteurs motivationnels, et, dans cette perspective, de nombreuses études ont permis par exemple de montrer le lien entre l'adhésion et le statut minoritaire. D'où l'hypothèse que l'adhésion aux théories du complot chez certaines minorités constitue une tentative d'expliquer une situation négative en l'attribuant au « système », aux élites gouvernantes (« ceux d'en haut ») ou aux autorités en place (les « dominants »). L'adhésion apparaît dès lors comme une stratégie non consciente de protection de l'identité sociale du groupe minoritaire¹⁸. Mais les minorités, sur lesquelles se fixent des sentiments de peur et d'hostilité, voire de haine, font elles-mêmes l'objet d'accusations de facture conspirationniste¹⁹. Si la peur est la grande inspiratrice des complots imaginaires, la haine vient après coup, pour absolutiser et déshumaniser l'ennemi terrifiant de diverses manières (bestialisation, démonisation ou criminalisation). Dans l'histoire de l'Occident moderne, des groupes minoritaires aussi différents que les jésuites, les francs-maçons ou les Juifs ont été perçus comme des sociétés de comploteurs, et dénoncés en tant que tels. D'où la question théorique qui se pose aux spécialistes des constructions conspirationnistes : les récits de complots imaginaires qui visent « le système » et ceux qui visent les minorités relèvent-ils d'une seule et même mentalité conspirationniste, ou bien présupposent-ils respectivement une mentalité conspirationniste spécifique et distincte ?

Toute accusation de style conspirationniste se compose, d'une part, d'un *dévoilement*, qui implique l'attribution du phénomène considéré – naturel ou social – à des intentions cachées ou à des influences occultes qui lui donnent

16. A. W. Kruglanski, « Blame-Placing Schemata and Attributional Research », in Carl F. Graumann and Serge Moscovici (eds), *Changing Conceptions of Conspiracy*, op. cit., p. 219-229 ; D. M. Webster, A. W. Kruglanski, « Individual Differences in Need for Cognitive Closure », *Journal of Personality and Social Psychology*, 67 (6), décembre 1994, p. 1049-1062.

17. Pour une analyse empirique, voir C. R. McCauley and S. Jacques, « The Popularity of Conspiracy Theories of Presidential Assassination: A Bayesian Analysis », *Journal of Personality and Social Psychology*, 37 (3), mai 1979, p. 637-644 ; J. W. McHoskey, « Case Closed? On the John F. Kennedy Assassination: Biased Assimilation of Evidence and Attitude Polarization », *Basic and Applied Social Psychology*, 17 (3), 1995, p. 395-409. Voir aussi A. Bangerter, *La Diffusion des croyances populaires. Le cas de l'effet Mozart*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2008, p. 54-55.

18. Voir J. Crocker, R. Luhtanen, S. Broadnax and B. E. Blaine, « Belief in U. S. Government Conspiracies Against Blacks Among Black and White College Students: Powerlessness or System Blame? », *Personality and Social Psychology Bulletin*, 25 (8), août 1999, p. 941-953 ; A. Bangerter, *La diffusion des croyances populaires*, op. cit., p. 55-56.

19. S. Moscovici, « The Conspiracy Mentality », op. cit., p. 157-160.

son sens, et, d'autre part, d'une *condamnation morale* hyperbolique des « responsables » et/ou « coupables » ainsi désignés et démasqués, en tant que porteurs de mauvaises intentions, censés opérer dans les coulisses de la scène historique. Les récits de « révélation » ou de « dévoilement », loin d'être des produits de la modernité, apparaissent à certains égards comme des expressions d'un invariant anthropologique. Il faut rappeler à ce propos que les travaux de Vladimir Propp sur la structure des contes traditionnels montrent que ces récits fonctionnent sur le motif de la « découverte » et de la « révélation ». Emmanuel Taïeb a fort bien résumé la structure narrative mise en évidence : « À l'issue de la narration [...], il arrive fréquemment que le héros démasque un faux héros ou un agresseur, à la fois pour faire éclater la vérité, défaire l'action néfaste de l'ennemi, et signer son échec²⁰. » S'il y a un apport spécifique de la culture moderne, dans la pensée conspirationniste, c'est celui de la dimension critique/démystificatrice. Une révélation démystifiante, fondée sur la croyance fautive selon laquelle « tout événement mauvais est à imputer à la volonté mauvaise d'une puissance maléfique²¹ », imputation relevant d'une « cognition paranoïde²² » qui fonde une accusation, et une condamnation hypermorale, qui prend ordinairement la forme de l'indignation, visant les puissances secrètes identifiées : telles sont les deux composantes fondamentales de la pensée conspirationniste.

Ce qui fait la séduction du schème du complot, et plus spécialement du méga-complot, du complot mondial, c'est l'omnipotence explicative qu'on lui prête, une fois identifiés ses responsables cachés. D'où le recours, dans le langage ordinaire, à des formules telles que « comme par hasard » ou « ce n'est pas un hasard si », censées introduire la révélation d'un lien caché. C'est cet « effet de dévoilement » qui rend le « produit » complotiste si attractif²³. Car l'une des caractéristiques des croyances conspirationnistes, c'est qu'elles sont des croyances à la fois non officielles et populaires. Leur dimension contestataire et critico-démystificatrice est vraisemblablement l'un des principaux facteurs de leur popularité dans le monde occidental. Elle s'inscrit en effet dans l'une des traditions culturelles les plus prestigieuses de la modernité : la tradition de l'esprit critique, celle de l'examen critique sans limites a priori. Si l'époque moderne peut être considérée

20. E. Taïeb, « Logiques politiques du conspirationnisme », *Sociologie et sociétés*, 42 (2), automne 2010, p. 275.

21. K. R. Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique* [1963], tr. fr. M.-I. et M. B. de Launay, Payot, 1985, p. 24-25.

22. R. M. Kramer, « Paranoid Cognition in Social Systems: Thinking and Acting in the Shadow of Doubt », *Personality and Social Psychology Review*, 2 (4), 1998, p. 251-275.

23. G. Bronner, *L'empire des croyances*, PUF, 2003, p. 229-231.

comme l'âge d'or des croyances conspirationnistes, c'est aussi, apparent paradoxe, parce qu'elle représente tout autant l'âge d'or de la pensée critique qui prétend s'appliquer à tous les dogmes, au nom de la recherche de la vérité. La quête de sources non officielles représente le premier acte du basculement dans le conspirationnisme des « chercheurs de vérité » saisis par l'idéologie anti-gouvernementale, anti-Système, anti-officielle, etc. Leur postulat est simple : « Ils nous mentent. » « Ils » : ceux d'en haut. Le raisonnement conspirationniste se développe comme suit : si l'on veut nous cacher le « secret » x, c'est qu'on veut nous cacher d'autres secrets, pires que x.

102

C'est ainsi que l'héritage proprement moderne de la pensée critique a été phagocyté par la mentalité conspirationniste : les dénonciateurs de complots imaginaires, en prenant la posture du doute sceptique, en exhibant les signes de leur appartenance au camp de l'esprit critique, se sont emparés d'un puissant instrument de légitimation de leurs accusations²⁴. Ils se présentent eux aussi comme des chercheurs de vérité et des destructeurs d'idées reçues, de thèses officielles. La valorisation de la discussion critique, dans la modernité, comme condition d'existence de la rationalité scientifique, aura fourni à la mentalité conspirationniste de nouveaux outils de sophistication et un mode de légitimation dont l'efficacité symbolique est incomparable. D'où les difficultés de principe rencontrées par ceux qui s'attaquent aux visions conspirationnistes : ils entrent malgré eux dans un cercle vicieux, celui de la démystification des démystificateurs, de la critique de la critique, du doute appliqué aux postures de ceux qui doutent.

Les modernes adeptes de la « théorie du complot » reprennent également à leur compte le modèle déterministe de l'enchaînement nécessaire des causes et des effets, dans lequel ils intègrent subrepticement le postulat des intentions cachées. En reliant des phénomènes jusque-là perçus comme disparates, et en rationalisant leurs interactions dans un tableau du monde, la « théorie du complot » élimine tout hasard dans l'Histoire ou dans le fonctionnement social – en réduisant corrélativement la complexité déroutante à des enchaînements simples. Or, comme le note le sociologue Gérard Bronner, le hasard est « généralement un hôte indésirable dans la pensée humaine, inadmissible surtout face au malheur²⁵ ». Si donc il n'y a pas de hasard, il y a nécessairement des responsables cachés des malheurs du monde, perçus ou perceptibles comme des ennemis du genre humain. Les identifier et les démasquer, c'est là d'abord fournir au public des explications

24. E. Danblon et L. Nicolas, « Modernité et "théories du complot" : un défi épistémologique », introduction à : E. Danblon et L. Nicolas (dir.), *Les Rhétoriques de la conspiration*, CNRS Éditions, 2010, p. 11-13.

25. G. Bronner, *L'Empire des croyances*, *op. cit.*, p. 230.

susceptibles de le satisfaire : telle est la tâche que se donnent les théoriciens du grand complot. Ils s'efforcent ainsi de répondre à une demande sociale diffuse : une demande cognitive. Mais, en même temps, ils désignent les ennemis dont l'existence justifie les peurs et les angoisses du public formé par ceux qui croient au complot. Les conspirateurs sont des ennemis rêvés : l'ennemi invisible, imaginable partout et nulle part, est plus terrifiant que l'ennemi visible. Ils prennent place facilement dans un mythe structuré par un dualisme manichéen. En posant une distinction claire entre l'ami (nous) et l'ennemi (l'autre menaçant), les théoriciens du complot se situent sur le terrain de la politique²⁶. Ils produisent aussi bien des explications simplificatrices, voire simplistes, que des explications qui, impliquant une réinterprétation sophistiquée des faits ou une négation provocatrice de ces derniers, conduisent à des raisonnements complexes, ou plus exactement à une complication labyrinthique des logiques de rationalisation des thèses soutenues, perçues comme hétérodoxes ou paradoxales. Le discours négationniste (la négation de la réalité historique du génocide nazi des Juifs d'Europe) et le discours conspirationniste sur le 11-Septembre (en particulier la thèse du complot intérieur consistant à accuser le gouvernement américain, en tout ou en partie, d'avoir organisé les attentats), loin de fournir des explications simples des événements, compliquent les modes d'explication, en ce que ces derniers, pour être crédibles, doivent inclure des réponses à une multitude de questions. Des questions qui ne se posent pas dans le cadre des interprétations dites officielles (par exemple, les attentats anti-américains du 11-Septembre préparés et commis par un commando d'Al-Qaida²⁷). On ne saurait donc poser que la logique de l'imaginaire du complot est celle de la simplification, ou seulement cette dernière. Elle met tout autant en jeu une logique de la complexification.

Les adeptes de telle ou telle vision du complot démasquent donc, accusent et dénoncent. Pour ce faire, et être crédibles, ils doivent fournir les preuves de ce qu'ils avancent, en recueillant les indices du complot dont ils postulent l'existence, interprétant et comparant les signes de toutes sortes, empreintes ou traces, permettant d'inférer qu'il y a eu ou qu'il y a complot. Point de pensée conspirationniste sans enquête ni décryptage des indices rassemblés, qui précèdent l'inférence conclusive, à savoir l'identification du complot. Un travail comparable à celui de

26. Du moins si, à la suite de Carl Schmitt, l'on suppose que « la distinction spécifique du politique » n'est autre que « la discrimination de l'ami et de l'ennemi » (C. Schmitt, *La Notion de politique* [1932], tr. fr. M.-L. Steinhauser, préface de Julien Freund, Calmann-Lévy, 1972, p. 66).

27. Voir Ph. Münch, « La foule révolutionnaire, l'imaginaire du complot et la violence fondatrice : aux origines de la nation française (1789) », *Conserveries mémorielles* (en ligne), n° 8, 2010, mis en ligne le 25 septembre 2010, <http://cm.revues.org/725>, p. 19, note 8.

l'ethnographe, du psychanalyste et du policier, disons, une cryptanalyse²⁸. Mais la passion de décrypter à l'infini ne va pas sans s'accompagner de peurs, d'inquiétudes, voire d'angoisses, auxquelles fait écho une imagination diabolisante toujours en éveil. Les professionnels du conspirationnisme, les « cognicrates » prétendant connaître ce qui se trame dans les coulisses de la scène mondiale²⁹, savent jouer sur tous ces tableaux. Ils alimentent une culture de la paranoïa qui, oscillant entre l'esthétique et le politique, entretient un état de panique permanent dans leur public, devenu mondial par l'effet de la télévision et du Web³⁰. Interprétées par les récits conspirationnistes, les anxiétés provoquées par la globalisation se traduisent chez nombre d'individus par le sentiment d'être les jouets et les victimes de forces invisibles ou d'influences occultes, puissantes autant qu'hostiles³¹. Si les effets négatifs de la globalisation, en particulier dans les sociétés occidentales, semblent annoncer ou signifier l'entrée dans « l'âge de l'anxiété³² », l'augmentation des facteurs anxigènes (catastrophes écologiques, banalisation du terrorisme international, dissolution du lien social, insécurité croissante sur le marché du travail, perte de confiance dans les autorités et les « experts », etc.)

-
28. Voir C. Ginzburg, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », dans C. Ginzburg, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, tr. fr. M. Aymard et al., Flammarion, 1989, p. 139-180.
29. Sur la distinction entre « cognicrates » (les experts en matière de complots) et « cogniproles » (les naïfs et ignorants voués à être manipulés, car n'ayant pas accès au savoir complotologique), voir F. Mason, « A Poor Person's Cognitive Mapping », dans P. Knight (ed.), *Conspiracy Nation: The Politics of Paranoia in Postwar America*, New York et Londres, New York University Press, 2002, p. 46-47.
30. M. Fenster, *Conspiracy Theories: Secrecy and Power in American Culture*, Minneapolis, MN, et Londres, University of Minnesota Press, 1999; T. Melley, *Empire of Conspiracy*, op. cit.; J. Dean, « Webs of Conspiracy », dans A. Herman and T. Swiss (eds), *The World Wide Web and Contemporary Cultural Theory: Magic, Metaphor, Power*, New York et Londres, Routledge, 2000, p. 61-76; P. Knight, *Conspiracy Culture: From the Kennedy Assassination to The X-Files*, Londres et New York, Routledge, 2000; P. Knight (ed.), *Conspiracy Nation...*, op. cit.; M. Barkun, *A Culture of Conspiracy: Apocalyptic Visions in Contemporary America*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 2003; J. Z. Bratich, *Conspiracy Panics: Political Rationality and Popular Culture*, Albany, NY, State University of New York Press, 2008.
31. P. Knight, « Introduction: A Nation of Conspiracy Theorist », dans *Conspiracy Nation*, op. cit., p. 7; N. James, « Militias, the Patriot Movement and the Internet: The Ideology of Conspiracism », dans J. Parish and M. Parker (eds), *The Age of Anxiety: Conspiracy Theory and the Human Sciences*, Oxford (UK) et Malden, MA, Blackwell Publishers, 2001, p. 62-92; V. Champion-Vincent, « From Evil Others to Evil Elites: A Dominant Pattern in Conspiracy Theories Today », dans G. A. Fine, V. Champion-Vincent and C. Heath (eds), *Rumor Mills: The Social Impact of Rumor and Legend* [2005], Piscataway, NJ, AldineTransaction, 2009, p. 103-104.
32. J. Parish, « The Age of Anxiety », dans *The Age of Anxiety: Conspiracy Theory and the Human Sciences*, op. cit., p. 1-16; P. Wagner-Egger, A. Bangerster, « La vérité est ailleurs... », art. cit., p. 36: les deux psychologues proposent de distinguer entre la mesure de « l'anxiété sociale, c'est-à-dire liée à des problèmes sociaux ou environnementaux spécifiques », et celle de « l'anxiété personnelle, considérée comme un trait de personnalité ou un état affectif du moment ». Voir aussi l'étude de J. M. Twenge, « The Age of Anxiety? Birth Cohort Change in Anxiety and Neuroticism, 1952-1993 », *Journal of Personality and Social Psychology*, 79 (6), 2000, p. 1007-1021.

apparaît, selon de nombreuses études, corrélée avec la multiplication des « théories du complot » et leur pénétration croissante dans l'opinion³³.

La pensée conspirationniste se nourrit d'indices. Or, la surabondance de preuves, d'informations ou d'indices peut alimenter ou au contraire paralyser l'imagination conspirationniste. Pour que ces informations deviennent objets de croyance et circulent en tant que rumeurs, il faut qu'elles soient sélectionnées selon certains facteurs ou critères, que ces derniers tiennent à la nature de la source ou aux caractéristiques de l'information offerte. En reprenant une suggestion du sociologue Gérard Bronner³⁴, considérons trois « qualités socio-cognitives » dont la combinaison semble assurer le succès d'une rumeur sur le marché cognitif : l'évocabilité, la crédibilité et la mémorisabilité. Une information devient objet de croyance à la triple condition qu'elle puisse être facilement évoquée, évaluée (subjectivement) comme crédible et facilement mémorisable. Or, diverses études ont établi que les sujets retiennent mieux des récits contenant des violations de leurs attentes intuitives (éléments contre-intuitifs) que ceux qui n'en contiennent pas. Mais la sélection cognitive ne se réduit pas au choix des éléments contre-intuitifs. Trop ou trop peu d'éléments contre-intuitifs font également obstacle à la mémorisation.

Le conspirationnisme ordinaire, quant à lui, relève de la politologie du café-comptoir : on bavarde sur l'actualité, qu'on décrypte avec jubilation sur la base de rumeurs prises au vol, en prenant des airs entendus. Ces rumeurs véhiculent des « révélations » sur des complots fictifs, jouant un rôle explicatif. Mais l'on reste sur le registre de l'allusion ou de la suggestion. Rien de grave ni d'inquiétant : le clin d'œil complotiste ne fait qu'ajouter du piment à la conversation sur ce dont on parle dans les médias, qu'il s'agisse de « faits de société » ou des avatars de la vie politique, nationale ou internationale. Tout commentaire sur l'actualité comporte un zeste d'esprit conspirationniste, sur le mode anodin : « Vous croyez que... Mais c'est faux (ou superficiel). Je vais vous dire, moi, la vérité sur... ». La vérité « vraie » est toujours à débusquer derrière la vérité apparente ou trom-

33. Voir notamment D. Groh, « The Temptation of Conspiracy Theory, or: Why do Bad Things Happen to Good People? Part I: Preliminary Draft of a Theory of Conspiracy Theories », dans *Changing Conceptions of Conspiracy*, *op. cit.*, p. 1-13; K. Stewart, « Conspiracy Theory's Worlds », dans *Paranoia Within Reason*, *op. cit.*, p. 13-19; P. Knight, « I Love You: Viruses, Paranoia, and the Environment of Risk », dans *The Age of Anxiety*, *op. cit.*, p. 17-30; J. Parish, « The Age of Anxiety », *op. cit.*, p. 1-16; M. Parker, « Human Science as Conspiracy Theory », *op. cit.*, p. 191-207; D. Hellinger, « Paranoia, Conspiracy, and Hegemony in American Politics », dans Harry G. West and Todd Sanders (eds), *Transparency and Conspiracy: Ethnographies of Suspicion in the New World Order*, Durham, NC, et Londres, Duke University Press, 2003, p. 204-232; P. Wagner-Egger, A. Bangerster, « La vérité est ailleurs... », art. cit., p. 36, 41, 46 sq.

34. G. Bronner, *Vie et mort des croyances collectives*, Hermann, 2006, en particulier p. 153-157; *id.*, « Comment "fonctionnent" les rumeurs? », *Science... et pseudo-sciences*, n° 296 (Hors-série), juin 2011, en particulier p. 91-92.

peuse, elle est forcément située ailleurs que dans les « vérités » officielles, dénoncées comme douteuses, mensongères, ou simplement superficielles. Le contenu de cette croyance populaire a été clairement caractérisé par Hannah Arendt : « Croire que les forces réelles de la vie politique résident dans les mouvements et les influences occultes qui opèrent en coulisse³⁵. » Le problème, c'est qu'il s'agit là le plus souvent d'une idée fautive. Relisons à ce propos Tocqueville qui, dans *De la démocratie en Amérique*, note avec perspicacité et un certain pessimisme : « Une idée fautive, mais claire et précise, aura toujours plus de puissance dans le monde qu'une idée vraie, mais complexe³⁶. » Et, ajoute judicieusement Raymond Boudon, surtout si ladite idée fautive est « utile », si donc elle « sert les intérêts d'une puissante corporation ou du "pouvoir social"³⁷ ».

106 Dans son étude de référence sur la mentalité conspirationniste, Serge Moscovici souligne une particularité de la causalité propre au raisonnement conspirationniste :

La causalité ordinaire est fondée sur le postulat que la cause et l'effet appartiennent au même univers. La causalité extraordinaire (telle que la causalité complotiste), quant à elle, est fondée sur le postulat que cause et effet relèvent de deux univers différents : la cause fait partie de l'univers de l'ennemi, de l'étranger, de l'autre. On peut donc décrire la causalité ordinaire comme la causalité du "même", et la causalité extraordinaire comme la causalité de l'« autre »³⁸.

La causalité dite « extraordinaire » par Serge Moscovici présente de nombreux traits communs avec la « causalité diabolique » définie par Léon Poliakov sur la base de des travaux sur la diabolisation de l'ennemi dans les idéologies totalitaires. Le point de départ des recherches de Poliakov sur la question fut une remarque frappante d'Albert Einstein : « Les démons sont partout ; il est probable que, d'une manière générale, la croyance à l'action des démons se trouve à la racine de notre concept de causalité³⁹. » Cette origine demeure présente : la croyance que les démons agissent secrètement dans le monde est inséparable de la conviction de pouvoir expliquer les événements constitutifs de l'Histoire – les événements les plus déplorables – par des forces occultes. Les maux qui frappent l'humanité sont attribués à l'action de puissances maléfiques, selon le principe simpliste : le mal engendre le mal. Et le mal ne peut que venir d'ailleurs, du monde de l'ennemi, ou plutôt de l'arrière-monde où vit l'ennemi absolu. L'opposition entre la lumière et

35. H. Arendt, *Les origines du totalitarisme*, tr. fr. M. Pouteau et al., éd. établie sous la direction de P. Bouretz, Gallimard, coll. « Quarto », 2002, p. 351.

36. A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, I, R. Laffont, coll. « Bouquins », 1986, p. 171.

37. R. Boudon, *Tocqueville aujourd'hui*, Odile Jacob, 2005, p. 193.

38. S. Moscovici, « The Conspiracy Mentality », *op. cit.*, p. 167, note 1.

39. A. Einstein, cité par L. Poliakov, *La causalité diabolique. Essai sur l'origine des persécutions*, Calmann-Lévy, 1980, p. 24.

les ténèbres joue un rôle important dans la pensée conspirationniste. Elle permet d'assimiler l'obscur au mal, ou de le désigner comme l'élément dans lequel le mal est pour ainsi dire chez lui. Dans son pamphlet *La gangrène maçonnique*, paru en 1899, Louis Dasté commence son chapitre consacré au « secret maçonnique » en citant un verset de l'Évangile de Jean (III, 20) : « Quiconque fait le mal hait la lumière. » Il y voit l'explication du fait que la franc-maçonnerie, vouée à faire le mal, est une « société secrète⁴⁰ ». Dans le secret, le mal est dans son élément, et en attente d'agir à l'extérieur.

Les groupes ennemis censés incarner la causalité diabolique relèvent de diverses catégories. Il faut distinguer, parmi les groupes minoritaires accusés de comploter, les groupes chimériques (« Illuminati », « sorcières », « vampires », « judéo-bolcheviques », « hitléro-trotskyistes », etc.), les groupes sociaux fantasmés (francs-maçons, jésuites, Juifs, etc.), et les groupements professionnels dont c'est précisément l'une des fonctions de comploter (police secrète, agences d'espionnage, etc.). À suivre Moscovici, les deux éléments constitutifs de la psychologie complotiste sont, d'une part, la capacité d'être à la fois soi-même et quelqu'un d'autre (d'où les amalgames, illustrant la règle de la réduction à l'ennemi unique : les Juifs accusés d'être à la fois les chefs de la ploutocratie cosmopolite et ceux de l'internationalisme révolutionnaire), et, d'autre part, l'importance primordiale de l'intention, à laquelle est attribuée un pouvoir exceptionnel ou diabolique⁴¹. L'intention est dotée d'une puissance magique. Tout décryptage conspirationniste des événements est fondé sur le principe de la toute-puissance de l'intention – principe de l'action magique.

Moscovici indique par ailleurs une particularité significative de la mentalité conspirationniste, ou plus précisément l'un de ses présupposés. Dans l'esprit de ceux qui raisonnent en termes conspirationnistes, la société, saisie dans son état d'innocence, est dans un état d'harmonie, supposant un ordre stable et sans conflits. Le désordre et la décadence ne peuvent provenir que de forces externes et mauvaises, incarnées par les conspirateurs⁴². Le postulat des théoriciens conspirationnistes classiques est en effet qu'il existe un ordre social naturel, en général pensé comme providentiel. Il s'ensuit que tout désordre observable provient de l'action de puissances extérieures négatives ou destructives (anti-nature, Satan, etc.) ayant réussi à s'infiltrer dans l'ordre naturel. Il s'agit donc d'identifier et de repérer l'agent destructeur de l'ordre naturel. L'ennemi étant difficile à iden-

40. L. Dasté, *La gangrène maçonnique*, avec une lettre de François Coppée, Librairie A. Pierret, 1899, p. 28.

41. S. Moscovici, « The Conspiracy Mentality », *op. cit.*, p. 156.

42. *Ibid.*, p. 154.

tifier dans le champ de l'expérience, on l'imagine comme un groupe comploteur travaillant dans l'ombre : en définissant ainsi comme occulte le principe du désordre, on le fait revenir dans le cercle du rationnel – l'action concertée secrète est en effet une condition de l'efficacité, selon un calcul rationnel. D'où la norme pour l'action : éliminer les causes du désordre, les extirper du corps social, c'est rendre à celui-ci la santé, et c'est le rendre à son ordre naturel stable. Donnons deux exemples montrant comment cette vision a persisté dans l'idéologie nazie : 1° Julius Streicher, dans le *Stürmer* du 25 décembre 1941, affirme qu'il n'existe qu'un moyen de conjurer « le danger de voir se propager la malédiction divine logée dans le sang juif », à savoir, « l'extermination de ce peuple, qui a le diable pour père⁴³ » ; 2° Adolf Hitler, au cours de ses propos tenus le 17 février 1942, à midi, affirme qu'il existe un ordre naturel et qu'il est hiérarchique :

108

La paix ne peut résulter que d'un ordre naturel. [...] C'est la juiverie qui toujours détruit cet ordre. Elle suscite constamment la révolte du faible contre le fort, de la bestialité contre l'intelligence, de la quantité contre la qualité. [...] Le Juif joue dans le mal le rôle d'un élément catalyseur. Un peuple débarrassé de ses Juifs revient spontanément à l'ordre naturel⁴⁴.

Quoi qu'il en soit, étudier le conspirationnisme implique, au-delà du simple fait de prendre au sérieux le phénomène, de croire que les idées, aussi fausses soient-elles, ont des conséquences dans l'Histoire⁴⁵. Plus spécifiquement, de supposer que la politique moderne n'est nullement immunisée contre les superstitions et leur force de séduction. Car la croyance que tout s'explique en dernière analyse par des complots peut être considérée comme une forme moderne de superstition, désignée justement par Arendt comme « typique du XIX^e siècle⁴⁶ ». La croyance selon laquelle tel ou tel groupe humain (jésuites, franc-maçons, Juifs, communistes, « banquiers internationaux ») constitue réellement une société secrète internationale visant à dominer le monde au moyen d'une gigantesque conspiration, cette croyance a orienté d'une façon significative la vie politique, en Occident, tout au long du XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e, avant de se diffuser planétairement à la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e, comme un thème majeur de la culture mondialisée.

43. J. Streicher, cité par A. Mayer, *La « Solution finale » dans l'histoire* [1988], tr. fr. M.-G. et J. Carlier, La Découverte, 1990, p. 337.

44. A. Hitler, *Libres propos sur la guerre et la paix*, recueillis sur l'ordre de Martin Bormann, version française de François Genoud, Flammarion, 1952, p. 304.

45. D. Pipes, *Conspiracy: How the Paranoid Style Flourishes...*, *op. cit.*, p. 51.

46. H. Arendt, *Les origines du totalitarisme*, *op. cit.*, p. 351, note 68.

EXPLIQUER ET COMPRENDRE : FACTEURS, CONTEXTES, SITUATIONS

Le fait psychosocial premier, c'est la distorsion entre le désir de transparence exacerbé par la culture démocratique prêchant le direct, la proximité, l'immédiat, et la perception d'une marche obscure des événements, qui semblent échapper à une lecture rationnelle. La pensée conspirationniste s'installe dans l'écart qui se creuse entre le désir de transparence et la perception d'une réalité opaque ou irrationnelle. Les explications qu'elle avance constituent des réponses à la demande des citoyens inquiets et désorientés face à un monde dont ils perçoivent la complexité croissante – effet de la multiplication des interactions polymorphes. Ces réponses tiennent une grande part de leur crédibilité du fait qu'elles diffèrent des explications officielles données des événements par les autorités politiques ou médiatiques, ou qu'elles s'y opposent expressément. Cette dimension anti-élitiste des positions prises par les adeptes de la « théorie du complot » permet d'identifier ces derniers comme « populistes », terme mis à toutes les sauces depuis la fin des années 1980⁴⁷. Les réponses conspirationnistes se nourrissent de la culture du soupçon qui renforce la défiance à l'égard des autorités et des pouvoirs établis. En d'autres termes, les réponses conspirationnistes s'inscrivent dans l'imaginaire populiste des sociétés démocratiques modernes. Elle vient donner de la rationalité ou de la signification aux événements ou aux séries d'événements. Mais cette rationalité n'est qu'une rationalisation, qui ne se soucie pas de vérification, et revient à une mise en accusation de groupes incarnant les causes cachées des événements, et désignés comme les responsables occultes des malheurs du monde. C'est pourquoi la banalisation de la culture conspirationniste, avec la radicalisation du soupçon qu'elle implique, présente des aspects inquiétants : elle favorise les dénonciations abusives et les chasses aux sorcières.

109

Rien n'est plus banal que de constater un scepticisme croissant vis-à-vis de l'histoire « officielle » ou des médias « sérieux » et la multiplication des sites et des blogs offrant une séduisante information « alternative ». Voilà qui conduit à poser la question de la haute acceptabilité culturelle de la thématique du complot dans le décryptage de « l'actualité ». Croire que « la vérité est ailleurs », c'est croire qu'elle est à découvrir derrière la scène visible de l'information « officielle », jugée nécessairement trompeuse. Cinq aspects doivent être distingués.

En premier lieu, la diffusion croissante de la norme pluraliste dans l'espace public, qui implique le respect des positions minoritaires et la discussion critique,

47. Voir P.-A. Taguieff, *L'illusion populiste. Essai sur les démagogies de l'âge démocratique*, [2002], Flammarion, 2007 ; *id.*, *Le nouveau national-populisme*, CNRS éditions, 2012.

donc la prise au sérieux, des opinions et des croyances les plus marginales, voire les plus délirantes, à l'exception des incitations à la haine et à la violence. Il y a là un phénomène analogue au culte de la « diversité » qui s'est installé dans la culture des élites des sociétés occidentales. On reste ici dans les limites de la démocratie libérale/pluraliste. On peut même y voir un « progrès » de l'esprit ou des mœurs démocratiques : respecter toujours plus et mieux la liberté d'expression de nos adversaires eux-mêmes, en répondant à leurs arguments, aussi sophistiqués soient-ils, par des contre-arguments. Mais le glissement s'opère souvent vers la thèse selon laquelle tout est acceptable et respectable, selon le principe du « pourquoi pas ? » Ce qui nous amène au second aspect.

110 En deuxième lieu, la tentation du relativisme radical, impliquant le règne du doute sans limites : dans un contexte culturel défini par l'effondrement des grandes visions du monde et l'accroissement de l'incertitude, on observe une forte tendance à la mise sur le même plan de toutes les thèses sur les événements historiques. Il n'y a plus de faits, seulement des interprétations, qui se valent toutes, dans la mesure où elles peuvent toutes être mises en doute. Ce qui revient à dissoudre les faits en les réduisant à de simples croyances. Certains négationnistes du 11-Septembre affirment ainsi, comme l'ancien président du Conseil constitutionnel Roland Dumas : « Le 11-Septembre, je n'y crois pas⁴⁸. » Ils disent ne pas « croire » à la « théorie officielle » ou à la « version officielle » du 11-Septembre⁴⁹. Le travail historique, à l'instar des enquêtes journalistiques, se réduit à la production de récits plus ou moins vraisemblables. La quête des preuves paraît vaine, puisqu'on suppose qu'elles sont fabricables à volonté. C'est là supposer que de mini-complots peuvent être organisés pour fabriquer des preuves. Ce fictionnalisme postmoderne a séduit nombre d'historiens, qui ont ainsi légitimé un « nihilisme épistémologique qui prive le concept de vérité de toute signification⁵⁰ », nihilisme dont on rencontre les effets dans tout le champ des sciences sociales. Par l'exercice du doute permanent et du soupçon généralisé, on fait disparaître la possibilité même de distinguer en valeur les jugements. On observe corrélativement une radicalisation du refus de toute hiérarchisation des jugements et des modes d'explication. Toutes les « théories » paraissent également acceptables ou légitimes, et donc discutables. La nouvelle culture populaire mon-

48. Roland Dumas, « Ce soir ou jamais » (France 3), 16 décembre 2010, <http://www.youtube.com/watch?v=ncEXUx-ChLQ&feature=related>.

49. Roland Dumas, interviewé par Hicham Hamza pour le site islamiste Oumma.com, 17 décembre 2010, <http://oumma.com/Roland-Dumas-Le-11-Septembre-je-n>.

50. K. Pomian, « Portrait de Carlo Ginzburg : une esquisse », *Critique*, t. LXVII, n° 769-770, juin-juillet 2011, p. 457.

dialisée qu'a créée Internet favorise ce mouvement de relativisation, qui a pour effet d'effacer la distinction entre le vrai et le faux, donc d'interdire tout jugement de valeur. Ce qui revient à poser, comme un fait en même temps qu'une norme : « à chacun sa vérité ». Le relativisme cognitif au sens fort consiste à adhérer pleinement à « l'idée que la vérité n'existe pas [...], qu'elle est perpétuellement provisoire et qu'elle sera falsifiée demain⁵¹ ». Comme Raymond Boudon l'a mis en évidence, les sciences humaines ont largement diffusé et banalisé le relativisme cognitif généralisé qui fournit aux « théories du complot » leurs présuppositions épistémologiques⁵². Le relativisme cognitif est devenu la philosophie « spontanée » des individus dont le lien social se réduit à la communication sur Internet. L'égalitarisme qui règne au sein de la communauté des internautes est à l'image de l'hyper-égalitarisme du démocratismes vulgaire. Comment n'y pas déceler une forme douce de nihilisme ?

En troisième lieu, la vitesse croissante de l'information, qui parfois précède l'événement, l'invente, le crée. L'information vraie ou fausse circule à grande vitesse, alors que l'établissement et la vérification des faits prend du temps. La vitesse croissante de l'information favorise le délire interprétatif dénué de toute base empirique. La pensée critique vient toujours après coup, elle est nécessairement en retard par rapport à l'information fautive ou douteuse. Elle vient ou intervient trop tard, quand le mal est fait ou que le pli est pris.

En quatrième lieu, l'abondance d'informations non triées ni hiérarchisées. Surgissant dans un contexte d'incertitude, cette abondance informative non maîtrisable renforce l'incertitude et l'inquiétude. L'effet pervers de la richesse informative peut ainsi être défini : plus les médias donnent de l'information, plus les consommateurs supposent qu'on leur en cache, ou qu'on leur cache les « bonnes » informations. Le point de départ de la démarche conspirationniste, c'est le repérage de « zones d'ombre », ou l'inventaire, en toute enquête (policière ou journalistique), de « questions sans réponse ». Quitte à inventer les « zones d'ombre » et les « questions sans réponse ». La longue marche du déchiffreur d'énigmes ou du perceur de mystères peut alors commencer. La quête du non-dit ou du non-encore-dit s'exacerbe. On peut y voir l'expression d'un irrépressible désir de transparence, en même temps que le témoignage d'un rêve naïf d'omniscience ou d'omnivorance. Tout voir et tout savoir : le nouvel absolu des consommateurs d'informations à l'époque du très haut débit.

51. P. Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Le Seuil, 1983, p. 125.

52. Voir R. Boudon, *Pourquoi les intellectuels n'aiment pas le libéralisme*, Odile Jacob, 2004.

En cinquième lieu, l'extension et le fort accroissement – depuis la fin du xx^e siècle – du soupçon visant les médias, accusés – souvent à juste titre – soit de connivence avec les pouvoirs politiques ou économiques dont ils ne seraient que les courroies de transmission, soit de conformisme frileux les conduisant à s'aligner sur les communiqués « officiels » et à respecter le « politiquement correct ». Cette attitude de défiance favorise la croyance que les investigations sans tabous et les débats libres ne se rencontrent que sur Internet, thèse publiquement défendue par la plupart des tenants de la pensée conspirationniste, qui se transfigurent eux-mêmes en « résistants » luttant contre la « désinformation officielle ». Se présentant comme des investigateurs incorruptibles, des « chercheurs de vérité », ils s'imaginent en héros d'une grande aventure intellectuelle, celle du combat pour la vérité. Cette illusion donne sens à leur vie et leur sert de bouclier contre les objections : aucun argument ne peut ébranler leurs dogmes, ces gardiens du sens de leur existence.

Comme l'a noté Henri Poincaré, il y a une manière superficielle d'être sceptique, qui consiste à douter de tout, systématiquement. Et aucun savoir ne peut s'édifier à partir de la posture hyper-critique. Mais à côté de ceux qui sont disposés à ne rien croire, on trouve ceux qui sont prêts à tout croire. Dans l'introduction de *La Science et l'Hypothèse*, Poincaré soulignait la commune paresse intellectuelle des hyper-sceptiques et des hyper-crédules : « Douter de tout ou tout croire, ce sont deux solutions également commodes, qui l'une et l'autre nous dispensent de réfléchir⁵³. » Croire à tout, c'est le propre des crédules radicaux, qui font de pieux croyants. Ne croire à rien, c'est le propre des sceptiques radicaux, qui s'enferment dans le doute. Les conspirationnistes se rencontrent aux deux bouts : les hyper-sceptiques croient qu'on ne peut croire à aucune explication, les hyper-crédules ne doutent de rien, qu'ils soient pieux ou relativistes dans un sens positif (toutes les croyances se valent, et sont toutes bonnes). Les premiers croient qu'on nous mène en bateau, qu'on est manipulé et trompé, mais ne concluent pas : ils pratiquent le soupçon permanent ; les seconds, sortant de la torpeur du relativisme cognitif, finissent par adhérer inconditionnellement à une explication de type complotiste. D'où l'apparent paradoxe observable dans l'espace des débats : le face-à-face stérile des sceptiques et des crédules, tous adeptes d'une théorie du complot, mais pas la même.

Dans un univers régi par le soupçon, tout paraît possible, surtout le pire. Le diable y fait son grand retour, sous des figures qui le rendent méconnaissable –

53. H. Poincaré, *La science et l'hypothèse*, [1902], Flammarion, 1968, introduction, p. 24.

conformément à son essence. Dans le champ de vision d'un sujet conspirationniste, tout le monde complotte contre tout le monde, sans lésiner sur les moyens. L'univers du complot généralisé est celui de la lutte de tous contre tous, où les ruses de l'intelligence sont souveraines. Le mensonge répond au mensonge, l'illusion au fantasme. Mais, en même temps, la démonie accompagnant la culture du complot a été intégrée dans le marché culturel mondial, elle est devenue un bien de consommation. Les productions culturelles à forte dimension complotiste relèvent de l'*infotainment* qui, croisant information et divertissement, est devenu un « mode de traitement privilégié de la politique⁵⁴ ».

Que le monde soit supposé désenchanté ou en cours de réenchantement, les humains n'ont jamais cessé de croire. Mais les choses se sont aggravées, lorsqu'on est passé de l'espace des religions historiques au champ des néo-religions non institutionnalisées. C'est là ce que suggère la célèbre boutade de G.-K. Chesterton : « Depuis que les hommes ne croient plus en Dieu, ce n'est pas qu'ils ne croient plus en rien, c'est qu'ils sont prêts à croire en tout⁵⁵. » La prudence consiste à ne pas abuser de cette extension indéfinie du champ des croyances possibles.

54. R. Rieffel, « Du pouvoir des médias en démocratie : le cas de l'information politique », dans Christine Leteinturier et Rémy Le Champion (dir.), *Médias, information et communication*, Ellipses Marketing, 2009, p. 123.

55. Voir P.-A. Taguieff, *La foire aux « Illuminés ». Ésotérisme, théorie du complot, extrémisme*, Mille et une Nuits, 2005, p. 417.